

L'ENFANT PLAGIAIRE

par

R. UEBERSCHLAG

A qui utilise le texte libre dans sa classe se présente parfois l'incident du faux texte libre : celui qui est soufflé par les parents, rédigé par une grande sœur ou un camarade, copié d'un livre ou d'un journal scolaire déterré des archives !

Notre première réaction est celle de l'indignation. On se joue de nous ! Le beau climat de confiance semble s'effondrer et nous voici près de suspecter tout essai échappant à la moyenne ou au conformisme. Un mot insolite se trouve-t-il dans un texte et c'est l'horrible question : c'est ton frère qui te l'a indiqué ? Un poème paraît-il trop sensible : est-ce vraiment de toi ? La chasse au voleur littéraire qui nous semble une utile précaution, comment ne pas deviner qu'elle tourne à l'humiliation, au ressentiment chez l'enfant qui a eu le courage de se livrer et dont on accueille avec méfiance un cri du cœur, un aveu qu'il se reprochera par la suite de n'avoir su garder secret. Ne vaudrait-il pas mieux alors être dupe plutôt que bourreau ?

L'enfant qui copie, vole ou fabule, nous savons maintenant qu'il n'est pas un vicieux, mais un faible. Il cherche une porte de sortie à sa solitude ou à sa déconsidération. Le milieu dans lequel il évolue n'est pas aidant et pour s'y faire accepter il a recours au faux-passeport : éblouir son entourage par ses connaissances, sa générosité ou l'insolite de ses secrets.

Le plagiaire sommeille dans l'esprit de tout élève de 6^e auquel on propose d'écrire un texte libre et que l'école élémentaire n'a pas entraîné à cette forme de création. D'abord c'est la première fois qu'on l'oblige à choisir un sujet, à parler de lui-même. On croit lui faire plaisir, on l'embarrasse

en réalité. La liberté accidentelle est parfois un fardeau et contient souvent le malaise de l'hésitation. Il tourne donc la difficulté en feuilletant ses livres. Il cherche l'inspiration, il trouve un modèle. Habitué par l'explication de texte à apprécier un style, il se sent englué dans celui qu'il lit faute d'avoir de bonne heure lutté avec les mots d'une pensée personnelle. Il copie par contagion souvent plus que par paresse. Seule la crainte d'être démasqué lui fait modifier un mot, raccourcir une période trop longue, rejeter une expression trop riche.

Si les maîtres prenaient soin de comparer les textes des plagiaires et les originaux copiés, ils pourraient en tirer des renseignements sur le « rewriting » des enfants. On pourrait imaginer aussi l'étude de textes parallèles (original et plagiat), tirés de l'histoire littéraire ou confectionnés par le maître ou même les élèves. Un pareil exercice aurait autant d'intérêt que l'étude des faux en peinture. Le pastiche, genre amusant mais non insignifiant, est rarement évoqué pendant les études littéraires. Cette course contre la montre pour avaler un programme type refuse à l'étude littéraire ce qui fait sa délectation et ouvre une fenêtre sur la sagesse : la flânerie.

Mais revenons à nos jeunes délinquants de lettres. Il me semble qu'il ne faut pas exagérer la gravité de leurs cas : rédiger, cela ne signifie pas faire fi de toute aide et l'interdiction d'utiliser le dictionnaire par exemple est fâcheuse. De même, la copie sur un cahier ou un carnet de phrases et d'expressions originales peut être payante si leur choix est laissé à l'enfant plus que dicté par le maître. Les auteurs au programme se sont nourris eux aussi des œuvres de leurs prédécesseurs, les

reliant souvent, en apprenant des passages par cœur, par admiration, vénération même. Sans cette longue et lente imprégnation, sans un *culte* littéraire, comment accéder à la *culture* (deux mots dont le voisinage est assez révélateur).

Ce qui est fâcheux ce n'est pas l'assimilation, c'est l'emprunt. Emprunter, en littérature, c'est utiliser un texte, une phrase, un mot sans l'aimer, sans l'adopter avec cette ferveur qui n'est qu'une prise de conscience d'un enrichissement du cœur autant que de l'esprit. C'est rester étranger au fait littéraire et simplement à l'écriture.

Or, le professeur n'est-il pas, plus que le critique, coupable de certaines dénaturations ? Avec ses notes (comme le critique avec son influence sur la vente), avec ses sujets imposés et arbitraires (comme le critique avec ses canons et ses parti-pris) ne condamne-t-il pas l'auteur à réussir plus qu'à s'exprimer ? Réussir, c'est-à-dire plaire, gagner sa vie ou sa moyenne ?

Dans les classes élémentaires, le contenu des textes est si proche de la vie quotidienne et la connaissance mutuelle des élèves si assurée qu'un texte inauthentique éclate comme une fausse note. La maîtresse s'en amuse, les élèves protestent et voici notre jeune auteur ramené sur le chemin de la sincérité. A cet âge, l'amour-propre de ne pas être aidé est toujours fort lorsque le travail proposé est à la mesure de l'enfant. Ce dosage est l'affaire du maître qui autorise l'enfant soit à raconter simplement, ou à dessiner, ou à écrire avec l'aide d'un camarade parfois ce qu'il a envie de dire. La classe tout entière participe à la correction et signe avec l'auteur quand la paternité d'un texte ne peut plus être attribuée à ce dernier, les retouches

étant trop importantes (ce qui devrait être rare). Ecrire, chercher l'expression juste, se réjouir des trouvailles devient un jeu, une ivresse pour les meilleurs, un exercice de réflexion pour tous. Les notes, les félicitations ou les blâmes n'ont pas leur place ici. On travaille, tendu vers le mot précis, évocateur ou la forme belle, et le maître, associé à cette quête à l'habileté d'y participer avec intérêt mais jamais d'arbitrer avec supériorité ou de s'imposer avec complaisance. Le but : que chaque enfant s'exprime et que dans la mise au point du texte, le plus faible puisse intervenir, ne serait-ce que pour signaler qu'il manque un point ou qu'une lettre est mal écrite.

Avec des élèves du secondaire, l'entreprise est moins facile. La pensée devient adulte, la réflexion mûre étonne par sa précocité. Le climat de confiance, l'absence de notation, une connaissance non superficielle mais réelle des élèves favorisent l'honnêteté, mais pas nécessairement la sincérité. L'adolescent avance masqué, sa personnalité se forme en secret dans mille contradictions, il ne faut pas le piéger. Etre un adulte, amoureux de la langue, exigeant quant à son expression, ne se scandalisant d'aucune idée mais les acceptant pour au besoin raisonner, discuter, persuader son auditoire qu'écrire c'est s'affirmer, se construire, peut-on imaginer autrement la vocation d'un professeur de lettres qui ne serait pas perdu dans ses notes mais tout rayonnant de lectures fraîches et avide d'en communiquer les enthousiasmantes richesses?

R. U.

les revues de l'I.C.E.M. ont paru ou vont paraître :



N° 659 - **La faïencerie à Sarreguemines**

N° 660 - **La trouée de Belfort**



N° 26 - **Papa est gardien de phare**

N° 236 - **La Loire**

Le fleuve et ses affluents à travers des textes de géographes, d'économistes et d'écrivains



N° 237 - **Jean Valjean**

Des extraits des « Misérables » centrés sur la sortie du bagne de Jean Valjean



N° 832 - **Les débuts de l'auto**

Un complexe audiovisuel qui s'ajoute à l'abondante documentation fournie par les BT, BTJ et SBT

Dossiers Pédagogiques



1^{re} option : n° 28-29 - *Expériences d'initiation au raisonnement logique*

2^{me} option : n° 30 - *La Coopérative scolaire*



n° 42 - Décembre - Janvier - Février

Un album de luxe
en quadrichromie